



ricardo

Piglia

Cible nocturne

Extrait de la publication

roman
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Magellan & Cie

INVASION au sein de l'ouvrage NOUVELLES D'ARGENTINE

Aux Éditions Zulma

LA VILLE ABSENTE
ARGENT BRÛLÉ

Aux Éditions Christian Bourgois

LE DERNIER LECTEUR

Aux Éditions MEET, Saint-Nazaire

UNE RENCONTRE À SAINT-NAZAIRE

Aux Éditions André Dimanche

RESPIRATION ARTIFICIELLE

Du monde entier

RICARDO PIGLIA

CIBLE NOCTURNE

roman

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

BLANCO NOCTURNO

© Ricardo Piglia, 2010, c/o Guillermo Schavelzon & Asoc., Agencia Literaria.
www.schavelzon.com

Première publication : © Editorial Anagrama, S.A., 2010, Barcelona.

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

À Beba Eguía

L'expérience est une lanterne qui n'éclaire
que celui qui la porte.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

PREMIÈRE PARTIE

Tony Durán, aventurier et joueur professionnel, vit l'occasion de rafler la mise quand il tomba sur les sœurs Belladona. Leur ménage à trois scandalisa la ville et monopolisa l'attention des mois durant. On trouvait constamment Tony avec l'une ou l'autre au restaurant de l'hôtel Plaza, sans que personne ne parvienne à savoir laquelle l'accompagnait, car les jumelles se ressemblaient tellement que même leur écriture était identique. Tony ne se laissait que très rarement voir avec les deux en même temps, chose qu'il réservait à l'intimité, mais ce qui impressionnait surtout les gens, c'était l'idée que les jumelles dorment ensemble. Pas tant le fait de se partager un homme que celui de se partager elles-mêmes.

La rumeur se transformant bientôt en récits et en conjectures, personne ne parla plus d'autre chose : dans les foyers, au Club social ou au bar des frères Madariaga, on faisait circuler l'information à toute heure, comme s'il s'était agi d'un bulletin météorologique.

Dans le bourg, comme dans tous ceux de la province de Buenos Aires, il y avait plus de nouveautés en une seule journée que dans n'importe quelle grande ville en

une semaine, et cette différence entre les nouvelles de la région et les informations nationales était si abyssale que les habitants pouvaient avoir l'illusion de vivre une vie digne d'intérêt. Durán était venu enrichir cette mythologie et, bien avant le moment de sa mort, sa figure se couvrit d'une aura de légende.

On pourrait établir un diagramme des allées et venues de Tony en ville, de ses déambulations somnolentes sur les hauts trottoirs, de ses randonnées jusqu'aux abords de l'usine abandonnée et des champs déserts. Il se fit rapidement une idée de l'ordre et des hiérarchies du lieu. Les immeubles et les maisons s'érigent de façon très distincte selon les couches sociales, le territoire semble avoir été réglé par un cartographe snob. Les habitants les plus importants vivent au sommet des collines, puis une bande de quelque huit pâtés de maisons constitue ce qu'on appelle le centre historique¹, avec sa place, sa mairie, son église, ainsi que sa rue principale bordée de commerces et de maisons à un étage. Enfin, de l'autre côté des voies de chemin de fer, se trouvent les bas quartiers où vit et meurt l'obscur autre moitié de la population.

La popularité de Tony et l'envie qu'il suscita parmi

1. La ville, située au sud de la province de Buenos Aires, à trois cent quarante kilomètres de la capitale, fortin militaire et lieu de casernement de troupes à l'époque de la guerre contre les Indiens, fut réellement fondée lors de la construction de la gare de chemin de fer. On délimita les parcelles du centre urbain et on distribua les terres de la commune. Dans les années quarante, l'éruption d'un volcan recouvrit d'un manteau de cendre la plaine et les maisons. Les hommes et les femmes se protégeaient de la poussière grise à l'aide de combinaisons d'apiculteurs et se couvraient le visage de masques pour désinfecter les champs. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'auteur.)

les hommes auraient pu le conduire n'importe où, mais il ne dut sa perte qu'au hasard, cause réelle de sa venue en ces lieux. C'était extraordinaire de voir un mulâtre si élégant dans cette petite ville peuplée de Basques et de gauchos piémontais, un homme qui parlait avec l'accent des Caraïbes, tout en paraissant originaire de Corrientes ou du Paraguay, un mystérieux étranger perdu dans un trou perdu de la Pampa.

— Il était toujours content, dit Madariaga avant de regarder dans le miroir un homme se promener nerveusement, une cravache à la main, le long du comptoir. Et pour vous, commissaire, ce sera un petit gin ?

— Ce serait plutôt une grappa, mais je ne bois pas quand je suis en service, répondit le commissaire Croce.

Grand, sans âge, rougeaud, moustache et cheveux gris, Croce, songeur, mâchait un cigare Avanti en marchant de long en large, frappant de sa cravache les pieds des chaises, comme s'il était en train de chasser ses propres pensées qui auraient trotté à quatre pattes sur le sol.

— Comment se fait-il que ce jour-là personne n'ait vu Durán ? se demanda-t-il devant l'assemblée qui le regardait sans rien dire, d'un air coupable.

Il ajouta qu'il savait que tout le monde savait, mais que personne ne parlait, préférant s'imaginer n'importe quoi pour le plaisir d'inventer un mouton à cinq pattes.

— D'où peut bien venir cette expression, se demanda-t-il soudain avant de se perdre dans les méandres de ses pensées, qui s'allumaient et s'éteignaient comme des lucioles dans la nuit.

Sourire aux lèvres, il recommença à arpenter la salle.

— Exactement comme Tony, reprit-il en se rappelant

une fois de plus son histoire. Un Yankee qui n'avait pas l'air d'un Yankee mais qui était un Yankee.

Tony Durán était né à San Juan, à Porto-Rico, avant le départ de ses parents pour Trenton quand il avait cinq ans, si bien qu'il avait grandi comme un Américain du New Jersey. De son île, il se souvenait seulement que son grand-père, amateur de combats de coqs, l'y emmenait le dimanche. Il se rappelait aussi les hommes qui recouvraient leurs pantalons avec du journal pour éviter les éclaboussures de sang.

À son arrivée ici, il tomba à Pila sur un tripot à paris clandestins où il vit les péons en espadrilles et les coqs nains qui plastronnaient dans l'arène, il se mit à rire, à dire que dans son pays on ne faisait pas comme ça. Mais il finit par s'enthousiasmer pour la bravoure suicidaire d'un coq qui se servait de ses éperons comme un boxeur gaucher poids plume de ses gants pour lutter corps à corps, rapide, mortifère, impitoyable, obsédé par la mort de son rival, sa destruction, sa fin, si bien qu'en le voyant Durán commença à parier et à se passionner pour le combat, comme s'il était l'un des nôtres (*one of us*, aurait dit Tony lui-même).

— Pourtant, il n'était pas l'un des nôtres, il était différent, bien qu'il n'ait pas été tué pour ça, mais parce qu'il ressemblait à l'idée que nous nous faisons de ce qu'il devait être, dit le commissaire, énigmatique comme toujours et, comme toujours, un peu planant. Il était sympathique, ajouta-t-il avant de regarder la campagne. Moi, je l'aimais bien, continua-t-il en se plantant près de la fenêtre, le dos appuyé contre les barreaux, plongé dans ses pensées.

Vers le soir, au bar de l'hôtel Plaza, Durán racontait souvent des bribes de son enfance à Trenton, évoquait la station-service de sa famille en bordure de la Route 1, son père qui devait se lever à l'aube pour servir de l'essence parce qu'une voiture qui s'était écartée de sa route klaxonnait; on entendait des rires et du jazz à la radio, Tony se mettait à la fenêtre, à moitié endormi, pour contempler de luxueux bolides sur la banquette arrière desquels riaient des blondes éméchées, dans des manteaux d'hermine, apparitions lumineuses au milieu de la nuit qui, dans sa mémoire, se confondaient avec des fragments de film en noir et blanc. Ces images secrètes, personnelles, n'appartenaient à personne d'autre. Il ne se rappelait même pas si ces souvenirs étaient les siens et la même chose arrivait parfois à Croce, s'agissant de sa propre existence.

— Je suis d'ici, dit soudain le commissaire comme s'il se réveillait, je connais bien mes moutons et leur laine, et jamais je n'en ai vu à cinq pattes, mais je peux parfaitement m'imaginer la vie de ce garçon. Il avait l'air de venir d'ailleurs, mais il n'y a pas d'ailleurs, ajouta Croce d'une voix apaisée avant d'adresser un regard à son adjoint, le jeune inspecteur Saldías, qui le suivait partout et était d'accord avec ses conclusions. Il n'y a pas d'ailleurs, nous sommes tous dans le même bateau.

Élégant, ambitieux, dansant à merveille la *plena* dans les salles dominicaines du Harlem latino à Manhattan, Durán entra comme animateur au Pelusa Dancing, un café dansant sur la 122^e rue Est, au milieu des années soixante, il venait d'avoir vingt ans. Il connut une ascension fulgurante, parce qu'il était vif, parce qu'il était

drôle, parce qu'il était toujours disponible et qu'il était loyal. Quelque temps plus tard, il commença à travailler dans les casinos de Long Island et d'Atlantic City.

En ville, tout le monde se rappelait l'étonnement que suscitaient les récits de son existence qu'il faisait au bar de l'hôtel Plaza, en sirotant du gin tonic et en mangeant des cacahouètes, à voix basse, comme si c'était une confidence. Personne n'était sûr de la véracité de ces histoires, mais on se moquait bien de ce détail, on écoutait avec reconnaissance ce qu'il faisait découvrir à des provinciaux qui vivaient là même où ils étaient nés, où étaient nés leurs parents et leurs grands-parents, et qui ne connaissaient le genre de vie de types comme Durán que par ce qu'ils en avaient vu dans la série policière avec Telly Savalas qui passait à la télévision le samedi soir. Lui ne comprenait pas pourquoi ils voulaient entendre l'histoire de sa vie, semblable à l'histoire de la vie de n'importe qui, avait-il dit. « Il n'y a pas tant de différences que ça, disait Durán, la seule chose qui change, c'est les ennemis. »

Après un temps au casino, Durán élargit son horizon en courant après les femmes. Il avait développé un sixième sens pour deviner la richesse de ces dames et les différencier des aventurières qui n'étaient là que pour le gibier friqué. Bien des détails attiraient son attention, une certaine prudence dans les paris, un regard délibérément absent, un certain négligé dans la façon de s'habiller et un usage de la parole qu'il associait tout de suite avec l'aisance matérielle. Plus elles étaient riches, plus elles se montraient laconiques, telle était sa conclusion. Il avait de la classe et de l'habileté pour les séduire. Il les contredisait tout le temps, les taquinait tout en les traitant avec

des manières de gentleman colonial qu'il avait apprises de ses grands-parents espagnols. Jusqu'à cette soirée de décembre 1971 à Atlantic City, où il fit la connaissance des jumelles argentines.

Les sœurs Belladona étaient filles et petites-filles des fondateurs de la bourgade, des immigrants qui avaient fait fortune à la fin de la guerre contre les Indiens et possédaient des terrains dans le secteur de Carhué. Leur grand-père, le colonel Bruno Belladona, était arrivé en même temps que le chemin de fer et avait acheté des terres actuellement exploitées par une société nord-américaine ; quant à leur père, Cayetano Belladona, ingénieur, il vivait retiré dans la demeure familiale, affligé d'une étrange maladie qui l'empêchait de sortir, mais pas de contrôler la politique de la ville et du district. Ce malheureux qui n'avait de sentiments profonds que pour ses deux filles (Ada et Sofia) était en grave conflit avec ses deux fils (Lucio et Luca), qu'il avait effacés de sa vie comme s'ils n'avaient jamais existé. « La différence des sexes est la clé de toutes les tragédies », se disait le vieux Belladona quand il était ivre. « Les femmes et les hommes sont deux espèces différentes, comme les chats et les vautours ; qui peut bien avoir l'idée de les faire vivre ensemble ? Les mâles ne pensent qu'à te tuer et à s'entre-tuer, quant aux femmes elles ne cherchent qu'à se glisser dans ton lit ou, à défaut, se jeter ensemble sur n'importe quelle paillasse à l'heure de la sieste », disait le vieux Belladona en proie à une douce folie.

Remarié, il avait eu les jumelles de sa seconde épouse,

Matilde Iburguren, une jeune fille de bonne famille de Venado Tuerto plus timbrée qu'une cloche, et ses garçons avec une Irlandaise aux cheveux roux et aux yeux verts qui, ne supportant plus de vivre à la campagne, s'était enfuie d'abord à Rosario, puis à Dublin. Chose étrange, ils avaient hérité du caractère déséquilibré de leur belle-mère, alors que les filles, semblables en tout point à l'Irlandaise, rousses et gaies, diffusaient leur aura dans l'atmosphère dès qu'elles apparaissaient. « Destins croisés, disait Croce, les enfants héritent des tragédies croisées de leurs parents. » Et Saldías, son secrétaire, notait avec soin les observations du commissaire, tentant d'en savoir plus sur les us et coutumes de sa récente affectation. Nouvellement nommé dans cette ville à la demande du ministère public, qui cherchait à contrôler ce commissaire trop rebelle, Saldías admirait Croce comme s'il avait été le plus fin limier¹ de l'histoire argentine, prenant au sérieux tout ce que lui disait le commissaire qui, pour plaisanter, l'appelait parfois directement Watson.

En tout cas, les histoires d'Ada et de Sofia, d'un côté, de Lucio et Luca, d'un autre, n'eurent aucun lien les unes avec les autres, des années durant, comme si filles et garçons avaient appartenu à des tribus différentes, pour n'en faire qu'une qu'au moment où Tony Durán fut retrouvé mort. Un arrangement financier avait eu lieu et, apparemment, le Vieux avait trempé dans une histoire de transfert de fonds. Il se rendait une fois par mois à Quequén afin

1. En espagnol *pesquisa*. (N.d.T.) *Pesquisa* était le nom qui dans ces années-là désignait le policier qui ne portait pas d'uniforme.

Première partie	13
Seconde partie	219
Épilogue	299



Cible nocturne

Ricardo Piglia

Cette édition électronique du livre
Cible nocturne de Ricardo Piglia
a été réalisée le 28 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070132232 - Numéro d'édition : 180067).

Code Sodis : N54622 - ISBN : 9782072483882

Numéro d'édition : 249300.